

BYRRH

VIN TONIQUE et APERITIF
RECOMMANDE AUX FAMILLES
VENTE EN 1912: 11.000.000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET. - THUIR, FRANCE
Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRH

FRISCO LINES
TRAINS DE LA CÔTE DU GOLFE
\$10 EXCURSION \$10
À GALVESTON ET HOUSTON
SAMEDI le 11
Limité au 19.
DEPART DES TRAINS, 7:40 P. M. ET 7:45 A. M.

LE BULLETIN DU JOUR.
Suite de la 1ère page.
embre, et avertit tous les Mexicains que, passé ce dernier délai, les étrangers seront seuls admis à se prévaloir de leur neutralité.

AMUSEMENTS
Orpheum
PRIX: MATINEES, 2.15, 1.00 à 50c
SOIREE, 8.15, 1.00 à 75c
CETTE SEMAINE
EMMA GARUS
Assistée de Noel Stuart.

CRESCENT
Aujourd'hui à 2
Ce soir à 8
Soyez 10c, 20c, 30c, 50c.
Matinées 10c, 20c et 30c.
Matinées Mardi, Jeudi et Samedi.
Baldwin Players
DANS
"WITHIN THE LAW"

LES BALLONS D'ESSAI.
Le nouveau jeu du Kaiser.
En Russie.
Pour mettre fin aux bruits persistants répandus en Russie et à l'étranger au sujet d'une paix séparée entre la Russie et l'Allemagne, le Novoié Vremia écrit:

LETRE D'UN PARISIEN
Suite de la 1ère page.
fesseur de la Sorbonne à l'Instruction Publique, un Amiral à la Marine, et ainsi de suite; il n'en coûterait rien d'essayer quand nous aurons le loisir de faire quelques expériences constitutionnelles.

A propos de la chanson belge le Doudou, dont nous parlions hier, un de nos lecteurs nous communique les intéressants renseignements suivants:
La Belgique n'a qu'un chant national, la Brabançonne. Mais chaque province a son air local qui est enligné et répété cent fois à chaque manifestation de fête.

Compagnie de vapeurs en banqueroute.
Dépêche Spéciale à l'Abéille.
Chicago, 8 septembre. — La compagnie de bateaux à vapeur "Chicago, St. Louis and Gulf Transportation Company", qui maintient un service de transport entre la Salle et Peru, Ill., et entre St-Louis et la Nouvelle-Orléans, a déposé son bilan en banqueroute au greffe de la Cour des Etats-Unis à Chicago.

DERNIÈRE HEURE
LE SOUS-MARIN "U-27"
Revient à sa base navale—Le commandant avoue avoir coulé le vapeur "Arabic".
Dépêche Spéciale à l'Abéille.
Berlin, 8 septembre.—Le sous-marin "U-27" n'est pas perdu. Il est revenu à sa base navale, et son commandant a informé le ministre de la marine qu'il avait coulé le vapeur "Arabic" parce que ce navire, au lieu de stopper, avait changé de direction et arrivait à toute vitesse contre le sous-marin. L'ambassadeur Gerard a été avisé du fait.

NOUVELLES DE WASHINGTON
Suite de la 1ère page.
sous serment qu'il avait vu quatre canons sur le pont du vapeur "Lusitania" avant le départ de ce navire du port de New-York.

MUSIQUES SUR LE FRONT.
Il n'est pas donné à tout le monde d'organiser un orchestre militaire sur la ligne de feu, et de satisfaire à la fois son colonel, la patrie et la musique. C'est un petit tour de force que vient d'accomplir Philippe Gaubert, naguère compositeur célèbre chef d'orchestre et virtuose applaudi, maintenant brancardier (et volontaire) dans un régiment de marche de la défense de Verdun.

JUGES PAR EUX-MEMES.
Dans son ouvrage "Les Peuples de l'Afrique", publié en 1880, le professeur R. Hartmann, de l'Université de Berlin, écrivait:
Les Abyssiniens, les Somalis et les Gallas ont l'affreux costume d'immoler leurs ennemis morts ou blessés, ils mutilent aussi les femmes et même les petits enfants et emportent chez eux en triomphe ces horribles trophées. Il en était de même chez les anciens Egyptiens, qui coupaient aussi les mains et les oreilles aux vaincus tombés en leur pouvoir.

Prisonnier de guerre
DU CHAMP DE BATAILLE AU "CAMP."
(Suite.)
Il y a là-bas un village, à cinq cents mètres. C'est peut-être le salut. Je fouette le cheval que je tiens par la bride et dont j'accompagne le galop en courant de toutes mes forces, sous le feu d'une mitrailleuse allemande qui bat la route.

Il n'y a plus qu'un infirmier avec moi, nous descendons les blessés de la voiture et nous les abritons derrière une meule. Et puis, nous attendons. Il me semble que cette journée ne finira pas. Le régiment a disparu. Nous sommes seuls au bord de cette route vide, où les balles continuent de siffler. Un soldat, légèrement blessé, veut essayer quand même de rejoindre les camarades. Il tombe, au deuxième bond qu'il fait. Cette mitrailleuse ne nous lâchera donc pas!

Les silhouettes noires se sont rapprochées. On distingue la forme des casques. Ils sont à cent mètres, à cinquante, à vingt. On entend les hommes parler allemand. A dix mètres, trois ombres sortent du groupe, le fusil en avant. L'une d'elles crie: "Auf! Je me lève, et frappant sur mon brassard, je réponds: "Rothe Kreuz!" (Croix-Rouge). On nous cerné. Ordre de quitter nos équipements, nos sacs, et d'avancer. Et lentement, péniblement, les moins blessés soutenant ou portant les autres, nous entrons dans les lignes ennemies. Nous sommes prisonniers.

Je revois la ferme pleine de soldats allemands occupés à vider une cave et à boire, dans un grand silence. La grange est pleine de blessés. Nous les avons rejoints. Un capitaine qui parle français défend qu'on nous prenne notre argent. Et tout la nuit, munis des pansements individuels et des trousses qu'on nous a laissés, nous soignons, mon camarade et moi, les blessés qui sont là. Français et Allemands, en tas dans la paille.

Il fait jour. Des voitures, une section d'infirmiers allemands sont arrivées. On embarque nos blessés. Mon infirmier et moi — les deux seuls valides — sommes emmenés entre un canon et un soldat, baïonnette au canon. Nous ne savons pas où on nous conduit.
C'est sinistre, cette marche à quatre, dans le silence, au milieu des maisons vides, ou écroulées, et dont les carcasses fument, et parmi lesquelles on voit apparaître, ça et là, une figure craintive d'enfant, de femme. Et puis ces morts, qui gisent sur la route: "nos" morts. Les leurs sont enlevés déjà. Sur toutes les portes, il y a les inscriptions à la craie qui marquent les cantonnements. Leurs soldats, qui sont ici au repos, vont et viennent, silencieux. On les voit étalés, tous vêtus de gris, dans des fauteuils qu'ils ont tirés des maisons. On passe devant des auberges et des épiceries pillées. Une vache morte git dans un champ.
Premier arrêt... Le corps de garde où nous sommes amenés. Il est installé dans l'étude d'un notaire. Les hommes nous regardent sans antipathie apparente et nous donnent à manger de leur repas, mais ils gardent pour eux le vin qu'ils sont allés pren-

dre chez l'habitant. Le chef de poste est un homme assez cultivé. Il me parle de Munich, nous montre les photographies de tableaux qu'a peints un de ses amis, et d'ignobles cartes postales illustrées, où nous sommes insultés grossièrement. Il a un sourire bon enfant, et vraiment n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il nous fait souffrir.
Mais voici l'interrogatoire. Un officier d'état-major est entré: Il nous pose, en un français irréprochable, des questions sur les positions de notre artillerie, des ouvrages fortifiés, des troupes anglaises. Nous répondons que nous sommes des gens d'ambulance et que nous ne savons rien de tout cela. L'officier insiste pas. Il dit simplement: "Cette guerre sera longue; parce qu'après avoir pris Paris, il faudra que nous allions anéantir les Russes. Mais en juillet ce sera fini."

L'état-major était installé dans la maison du notaire. Nous y passons la nuit, et le lendemain on nous permet de sortir dans le jardin. Voici le spectacle que nous avons sous les yeux:
Devant la maison, un camion militaire vient de s'arrêter, escorté d'une cervée de soldats en calots et sans armes. Ils entrent. D'autres hommes restent à la porte, avec des marteaux, un sac de clobs, des planches, une scie. Très vite, ils font de grandes caisses autour desquelles le pillage s'organise sans bruit, méthodiquement. On amène le piano, les fauteuils, un canapé. Tout le monde travaille. On scie, on cloue, on transporte. Voici les tableaux, bien emballés, les bibelots fragiles enveloppés de paille. Un officier, le cigare aux lèvres, assiste à ce travail, et le dirige. C'est vraiment très bien fait et des professionnels n'auraient pas travaillé mieux. Quand le camion est plein, on le dirige vers la gare.

Nous continuons, nous, la route à pied. Des gendarmes sont venus nous prendre et nous joignent à un convoi déjà formé où nous nous trouvons mêlés à des prisonniers de toutes armes, à des civils, à des Marocains, visiblement abasourdis de ce qui leur arrive. On marche... on marche toute la journée. Des gendarmes à cheval nous encadrent. On va-t-on?
Les gendarmes nous ont passés à de vieux "landsturm" bavarois qui sont coiffés de la casquette en cuir bouilli, avec une croix blanche par devant; raides sans méchanceté, pas guerriers, pas conquérants du tout. La nuit est venue (la troisième depuis le jour où le camarade chasseur agitait au bout de sa baïonnette le mouchoir rouge). Il faut dormir. On entasse notre pauvre troupe dans une étroite remise à voitures. Le capitaine est un petit gros, très ventru, qui déclare, avant de fermer la porte sur nous: "Celui qui voudra sortir sera fusillé. Tel est mon ordre." Un Bavarois nous fait passer un peu de soupe et nous nous étendons par terre, en attendant le matin.

Et la marche recommence. Sur la route nous croisons des prolonges d'artillerie, des camions énormes, des voitures d'ambulance, des canons, des escortes de cavaliers. Voitures grises, canons gris, uniformes gris... une seule note gaie, à l'avant des automobiles d'officiers: le colorage de petites peupées habillées en soldats français, et qui leur viennent de quelque pillage de bazar. Nous croisons une compagnie d'infanterie. Un grand diable sort du rang et, avec des injures, lance en pleine poitrine d'un de nos blessés, qui à la bras en écharpe, un coup de crosse. Le blessé trébuche, un officier repousse, sans rien dire, la brute en arrière. Plus loin, d'une automobile d'officiers qui passe s'élevaient

des cris. On nous injurie. Et pendant que la voiture file dans la poussière l'un d'eux nous crie: "Sales Boches! Têtes de Boches!" Il sait bien, en effet, qu'aucune injure ne saurait nousblesser davantage.
Une ville. Les hommes de l'escorte se sont dit quelque chose, et regardent en l'air. Un avion vient d'être aperçu. C'est un français, qui rapidement vient vers nous. Grosse émotion parmi les soldats. Nous entendons le défile des fusils qu'on arme. Coup de sifflet. Une fusillade assourdissante éclate à nos oreilles. Nous allons encore passer un mauvais moment.

Des bombes ont été lancées de l'avion, et tout de suite on nous aligne le long d'une maison... L'avion a disparu. Un instant les officiers discutent, puis le capitaine remonte à cheval et donne l'ordre de se remettre en route. Nous entrons dans la ville. C'est Cambrai.

Les rues semblent mortes. Sur tous les murs, les affiches blanches, rédigées en français, de la Kommandantur. Les gens nous regardent passer sans rien dire. Un de nos soldats repousse brutalement une femme qui s'approche pour nous donner du pain. Et puis on nous arrête sur une place, près de l'hôtel de ville. Les bombes de l'avion sont tombées là. Une boutique est éventrée. Des chevaux morts gisent dans une mare de sang. Nous sommes à bout de forces, et beaucoup d'entre nous s'étendent sur le pavé. Des habitants qu'on laisse s'approcher de nous, apportent des provisions: du pain surtout, et des fruits. Nos gardiens s'emparent de cette nourriture, se rassasient, puis repoussent la foule à coups de crosse; et il faut se remettre en route. Des femmes pleurent en nous regardant.

Nous ne marchons plus longtemps. On nous a conduits à la gare des marchandises où les Bavarois nous remettent aux mains de grands Saxons, tout jeunes, bergers brutaux du pauvre troupeau que nous sommes. Il y a de tout dans ce troupeau que nous avons rejoint et qui maintenant remplit la gare: des soldats, des civils et parmi eux des vieillards. Un pauvre gosse de treize ans, qui pleure à chaudes larmes, est entraîné au milieu de nous par un robuste gaillard casqué. On a trouvé l'enfant qui jouait sur une route avec des étuis à cartouches, et le Boche explique: "Franc-tireur... franc-tireur... Kapout!" en faisant signe au prisonnier de treize ans qu'on va lui couper le cou. C'est leur folie. Ils voient des francs-tireurs partout. Le soir est venu. Nous sommes affamés. On ne nous a distribué qu'une poignée de biscuit depuis le matin; et maintenant on nous embarque dans des wagons à bestiaux. Nous sommes quarante-six, dans celui où je suis monté; parmi eux le pauvre gosse, le "franc-tireur" et une dizaine de blessés. Le train roule, dans la nuit, vers l'Allemagne. Où nous mène-t-on? L'enfant continue de pleurer.

ANDRE WARNOD.
Rail fatal d'aéroplanes.
Dépêche Spéciale à l'Abéille.
Londres, 8 septembre. — Un raid d'aéroplanes allemands au-dessus des comtés de l'Est d'Angleterre ce matin a causé la mort de dix personnes. Quarante-trois civils ont été blessés.

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche. Cote des rues Dauphine et Bienville, à deux coins de la rue du Canal, 3ème District.
En lisant vos échantillons mentionnez l'Abéille, N. V. P.

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLER
313 RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE
Le Seul Grand et Unique Maison Française à la Nouvelle-Orléans.
Venez visiter et vous rendrez compte par vous-même du bas prix de mes marchandises pour lesquelles je défie toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.
PHONE MAIN 4886.